

*PALADIN DE LA LIBERTE D'ALAIN
SAINT-SAËNS: LES BATTEMENTS
DU COEUR PARAGUAYEN*

ILINCA ILIAN

Université de Timisoara, Roumanie



Éclatant essai critique, le nouveau livre d'Alain Saint-Saëns dédié à la poésie de Juan Manuel Marcos, est en même temps une passionnante incursion dans l'histoire littéraire, culturelle et politique du Paraguay du XXe siècle. Le fil directeur en est la trajectoire lyrique du grand homme de culture qu'est le Président de l'Université du Nord d'Assomption, militant téméraire contre l'injustice pendant les années sous la botte, distingué universitaire en exil et auteur du roman du Postboom latino-américain traduit en plus de trente langues, *L'hiver de Gunter*. Cependant, cette lecture pointue et attentive resterait peut-être confinée au seul cercle des critiques et autres écrivains paraguayens, si elle ne se doublait d'une capacité incomparable à dépeindre le monde littéraire et culturel auquel appartient Juan Manuel Marcos. Les lecteurs étrangers, auxquels ce livre écrit en français s'adresse en premier lieu, bénéficieront ainsi d'une captivante introduction à l'une des cultures les moins connues de l'Amérique Latine. Bien que rare, il n'est point singulier que le regard d'un étranger, s'il est doté de sensibilité et de talent, arrive à distinguer plus clairement que les autochtones tant les orientations majeures que les nuances de la culture de

leur pays d'adoption. Le nouveau venu observe avec plus d'acuité, il discerne avec moins de préjugés, il capte l'essence sans les entraves dues aux traditions de tous types. En plus de cela, Alain Saint-Saëns était peut-être mieux à même de saisir les grandes lignes de la poésie paraguayenne du XXe siècle du fait qu'étant poète lui-même il parle la langue universelle des poètes, ce qui lui permet de traiter le phénomène lyrique paraguayen non pas comme une page froide de l'histoire littéraire nationale, mais bien plutôt comme un vaste champ d'images et de sonorités au retentissement expressif sur son propre univers créateur.

Organisé en trois parties, le livre s'ouvre d'abord sur une convaincante analyse de la tradition littéraire qui permet l'apparition de la génération de Juan Manuel Marcos, dans un pays où l'expression poétique sous sa forme la plus simple a surgi plus tard qu'ailleurs. Selon Juan Manuel Marcos, l'on ne peut parler de véritable poésie paraguayenne qu'à partir des années 1940. Hérib Campos Cervera d'abord, puis Elvio Romero et José María Gómez Sanjurjo, sont les grandes figures de ce courant fondateur influencé par les poètes espagnols de la fameuse Génération de 27. Il préfigure déjà, notamment avec la poésie d'Elvio Romero, un trait particulier de la poésie paraguayenne ultérieure, à savoir son profond engagement social. Il est remarquable que dans ce pays qui au cours du XXe siècle a connu la dictature la plus longue de l'Amérique Latine, les écrivains n'aient pas eu tendance à se réfugier dans des territoires imaginaires, où les charmes de l'esthétique pure et de la sophistication de l'écriture auraient pu leur servir de rempart pour se protéger d'une réalité quotidienne atroce. La génération de Juan Manuel Marcos va rejeter le fatalisme de Jean- Paul Sartre, qui confine le pouvoir des écrivains à la seule sphère restreinte des échanges livresques, pour embrasser la perspective plus ouverte d'Albert Camus dignifiant au sein de la communauté le métier de l'écrivain

qui se met au service de la vérité et de la liberté. Le Paraguay des années soixante et soixante-dix, qui sont celles de l'adolescence et de la formation de Juan Manuel Marcos, n'exerce nul relativisme destructeur à l'égard des notions défendues par Albert Camus. Au contraire, les jeunes écrivains qui atteignent l'âge de la majorité vers la fin des années soixante deviennent vite conscients qu'il leur faudra aller plus loin que leurs maîtres, et que les seuls efforts pour gagner la liberté intérieure par l'intermédiaire de la culture ne seront plus suffisants, car les circonstances demandent désormais un engagement plus actif dans la vie de la cité. Si la devise d'un des maîtres de la génération des années 1950, le père César Alonso de las Heras, était 'la rédemption du Paraguay à travers la culture', ses élèves se voient forcés d'en modifier le cours en direction du militantisme politique et culturel. C'est d'ailleurs le programme formulé par Emilio Pérez Chaves, l'un des poètes fondateurs de la revue *Criterio*, qui sert de tribune à cette nouvelle génération d'écrivains dont Juan Manuel Marcos fait partie. Ces enfants ne sont point des parricides : les écrivains de *Criterio* révèrent leurs maîtres de la génération des années 1940, ainsi que les Espagnols de la Génération de 27 qui leur ont servi de modèle, et ils ont des relations très fraternelles avec les écrivains de la génération des années 1950, dont Rubén Barreiro Saguier est le représentant le plus éminent. Plusieurs facteurs entrent en ligne de compte, qui incitent le lecteur à s'interroger sur cette dynamique non concurrentielle entre les générations: les dimensions réduites du Paraguay et de sa capitale, Assomption, les épreuves historiques qui ont marqué ce peuple noble et fier, et la relative jeunesse de leur culture nationale.

Si la première partie du livre d'Alain Saint-Saëns représentait pour le public étranger une excellente introduction à la poésie et à la vie littéraire paraguayenne pendant la dictature strosniste, la seconde partie s'oriente vers d'inattendues évoca-

tions d'épisodes de l'histoire de ce jeune pays, qui eut à endurer un nombre conséquent de tragédies depuis sa création au début du XIXe siècle. Ces références à la réalité paraguayenne sont essentiellement dues au fait que l'univers poétique de Juan Manuel Marcos a comme noyau central le thème de la patrie, dont les vertus et les disgrâces semblent travailler sans relâche l'imaginaire du poète. Alain Saint-Saëns, quant à lui, laisse deviner une fascination semblable pour son pays d'adoption qui lui a inspiré de nombreuses œuvres littéraires, parmi lesquelles les poèmes réunis dans le volume *Enfances sous les lapachos*, le roman *Enfants de la patrie*, et la pièce de théâtre écrite en espagnol, *Romeo et Juliette pendant le Mars Paraguayen*.

Il est indubitable que le critique littéraire français a, comme historien, une connaissance approfondie des épisodes terrifiants de la Guerre de la Triple Alliance et qu'il lit donc avec une attention redoublée et une sensibilité toute particulière les vers que Juan Manuel Marcos dédie à Francisco Solano López, le héros ambigu de cette guerre sans merci, l'une des plus meurtrières de l'Histoire Contemporaine. Il est significatif qu'à une époque où le régime de Stroessner rend un culte hypocrite et intéressé au Maréchal de la Grande Guerre du Paraguay pour mieux justifier sa dictature, Juan Manuel Marcos continue à voir en Francisco Solano López le héros paradigmatique du Paraguay, et qu'il déclare sans ambages dans un poème que la patrie naît le jour de la mort héroïque du Maréchal Président à la bataille de Cerro Corá le 1er mars 1870. La place centrale que ce personnage historique occupe dans l'imaginaire paraguayen est la seule explication plausible pour comprendre le rôle qu'il joue, d'une part, dans la propagande nationaliste de Stroessner et, d'autre part, dans l'imagination créatrice des poètes victimes de ce régime totalitaire.

Patriote exemplaire, Juan Manuel Marcos, qui va connaître

les affres de l'exil, ne s'est jamais vraiment séparé de son pays, car, comme l'observe avec sagacité Alain Saint- Saëns, il a toujours emmené sa patrie avec lui. En prenant le chemin de l'exil, le poète déclare à son pays : 'Je m'en irai, mais avec toi/ Manière de rester'. Et le critique d'indiquer la coïncidence de vue de Juan Manuel Marcos avec d'autres écrivains paraguayens expulsés de leur pays par le tyran, dont Rubén Bareiro Saguier qui répond à l'injustice par le paradoxe 'Quand ils te bannissent/Ils t'enlèvent toute la terre/ Parce que le reste de la terre,/La terre entière,/Ce n'est même pas un infime morceau/De ta propre terre' et Augusto Roa Bastos qui répond avec une pincée d'humour amer au dictateur, en rappelant une image subtile du journaliste américain Ambrose Bierce : 'un exilé [...] c'est le citoyen qui sert son pays en vivant à l'extérieur sans être un ambassadeur'. Juan Manuel Marcos, lui aussi, a endossé les habits d'ambassadeur de la culture paraguayenne pendant ses années d'éloignement en Espagne et aux États-Unis et fait preuve, selon les mentions précises et suggestives de son critique, d'une générosité et d'un sens de la reconnaissance et de l'amitié en tous points remarquables. Alain Saint-Saëns réussit à peindre un portrait moral convaincant de Juan Manuel Marcos en recourant à des sources les plus diverses, depuis les documents d'archives et les lettres échangées entre les écrivains de l'époque, les entrevues avec les témoins et intervenants de ces années, jusqu'aux dédicaces de livres et les nombreux courriels entre le poète paraguayen et lui. D'autre part, la vaste culture d'Alain Saint-Saëns lui permet de concevoir les parallèles les plus fascinants entre les vers du poète paraguayen et des phénomènes culturels variés, qu'ils soient musicaux, plastiques, littéraires ou historiques. On peut mentionner ainsi le rapprochement entre le poème 'Cinquante fois cinquante' et la *Cinquième Symphonie* de Mahler, l'analogie entre le 'Premier poème de l'Ambassade' et *La persistance de la mémoire* de Salvador Dalí,

ou la suite des échos historiques et littéraires que le critique énumère en partant des vers tirés du poème 'La résidente', cette femme paraguayenne résistante durant la Guerre de la Triple Alliance : 'Résidente souffrante, résidente muette./Pour-suis ta longue, vague et rachitique marche'. Elle ouvre les portes de l'imaginaire sur des marches sinistres qui ont jalonné l'Histoire, que ce soit la Longue Marche des troupes de Mao Zedong en 1934-35 fuyant les soldats du Kuomitang, l'Anabase de l'armée des Dix-Mille dans la Grèce antique racontée par Xénophon, l'exode vers la France des combattants républicains et de leurs familles à la fin de la Guerre Civile Espagnole conté par le propre père de Juan Manuel Marcos, la retraite de Russie des soldats français de la Grande Armée napoléonienne, ou bien encore la marche à la mort des prisonniers des camps de concentration nazis évoquée par Élie Wiesel dans son roman *La nuit*.

En certains passages, l'analyse d'Alain Saint-Saëns devient véritablement électrisante. C'est le cas, par exemple, de la mise en lumière des liens qui unissent l'une des métaphores centrales de la poésie de Juan Manuel Marcos, le feu, avec les traumatismes provoqués par cet élément dans l'histoire du Paraguay. Depuis l'incendie criminel de l'hôpital de Piribebuy et le bûcher de la bataille d'Acosta Ñu pendant la Guerre de la Triple Alliance en août 1869, jusqu'au sinistre révoltant du supermarché Ycuá Bolaños en août 2004, Alain Saint-Saëns relève toute une série de bûchers terribles qui embrasent littéralement l'imaginaire poétique des Paraguayens. L'auteur de cette monographie sur Juan Manuel Marcos n'hésite pas à citer même quelques-uns de ses vers écrits sous l'impact des tragédies brûlantes de son pays d'adoption pour mieux appuyer sa démonstration.

D'autres moments magnifiques de cette étude à la fois étourdissante et éblouissante sont liés, d'une part, au commentaire approfondi chargé d'émotion de la série de cinq

élégies dédiées au chanteur chilien Víctor Jara, sorte de double fraternel de Juan Manuel Marcos, poèmes qu'Alain Saint-Saëns qualifie en termes dramatiques et bouleversants – 'Plus qu'un hommage du poète paraguayen au poète chilien, les élégies de Juan Manuel Marcos sont les cinq doigts de la main gauche de Victor Jara que le bourreau coupa' – et, d'autre part, au dialogue poétique que le jeune poète paraguayen Juan Manuel Marcos établit à travers ses poèmes avec le grand poète chilien et chantre de l'Amérique Latine, Pablo Neruda. Les bases de cet échange fécond sont leur irréprensible foi en la liberté et un optimisme à toute épreuve qui, dans les sombres années de la Guerre Froide et du Plan Condor en Amérique du Sud, ne peuvent être qualifiés que d'héroïques. Et le critique littéraire de marteler que le rôle que Juan Manuel Marcos se conçoit en tant que poète est bien 'celui d'un gardien de la mémoire de son peuple, tant de la geste des 'héros tombés' que de 'l'histoire des faibles'.

Alain Saint-Saëns souligne avec justesse, dans la troisième partie, un trait distinctif paraguayen assez remarquable dans le cadre latino-américain : la primauté de la musique et le rôle essentiel joué par le compositeur créateur de la guaranie, José Asunción Flores, qu'Augusto Roa Bastos déclarait être 'le Maître de vie' de tous ses compatriotes. Pour la génération poétique de Juan Manuel Marcos, la musique en général et la guaranie en particulier vont remplir une fonction centrale, car, assumant délibérément le rôle de paroliers de chansons, ces poètes vont collaborer directement avec des musiciens en une aspiration commune, celle de gagner un public plus ample à la cause de la liberté. Pour ces artistes qui embrassent l'idéal révolutionnaire de 'l'homme nouveau', la liberté est loin de n'avoir que de vagues significations anti-systémiques comme ailleurs ; elle représente principalement l'insoumission totale face au régime dictatorial. Les représailles encourues par ces jeunes créateurs ne sont pas non plus

négligeables : elles vont de l'expulsion du pays et de la punition de l'exil affectant Juan Manuel Marcos et beaucoup autres, jusqu'à la torture brutale et inhumaine et l'élimination physique sans détour ni retour.

Il est évident, en définitive, que le respect critique et l'admiration sincère qu'Alain Saint-Saëns professe envers l'oeuvre du poète Juan Manuel Marcos procèdent aussi d'attitudes humaines et poétiques que les deux hommes partagent, c'est à dire l'attention envers leur prochain, la capacité d'engagement civique, et le rejet de l'injustice et de l'iniquité. Grâce à la culture impressionnante, la sensibilité poétique et le talent certain d'Alain Saint-Saëns, le public de langue française découvrira non seulement la poésie puissante, noble et belle de Juan Manuel Marcos, indiscutablement l'une des riches heures de l'histoire littéraire paraguayenne, mais encore entendra les propres battements du cœur paraguayen, que seuls les poètes peuvent capter et transmettre.